

anges le sont de Dieu dans les régions où il faut des ailes ?

1° Ceux de nos abonnés qui voudraient contribuer à l'envoi des livres et journaux devront faire parvenir leurs noms au bureau du COIN DU FEU, 23 rue St. Nicolas (sur carte postale ou par lettre), ainsi que les jeunes filles de notre ville qui seraient disposées à nous prêter leurs services pour les écritures que nécessiterait l'exécution de notre entreprise.

2°. Les personnes de bonne volonté dans les villes et villages du pays qui voudraient se charger de la distribution de nos envois dans leur localité nous feraient également savoir leur nom et leur adresse.

3° Le prochain numéro de notre revue indiquerait à chacun des donateurs l'adresse à laquelle il doit envoyer son paquet.

4° Nous prendrons la liberté de rappeler aux personnes généreuses désirant s'associer à un tel acte de bienfaisance, que la plus grande circonspection devra être employée dans l'envoi de toute littérature aux âmes simples qui deviendraient leurs protégés spirituels. Dans plus d'un cas, en

pensant aux regards candides sous lesquels journaux tomberont, nos sages et charitables abonnés se verront forcés de pratiquer de prudentes coupures.

Le système est simple. Faisons en l'essai. Donnons au zèle de notre charité proverbiale une mission plus complète.

Après avoir pourvu abondamment au confort matériel, ou du moins, à l'allègement des maux physiques de nos frères déshérités, songeons à verser aussi quelque baume à leur âme endolorie ou inerte.

Car *l'homme ne vit pas seulement de pain*, et les progrès que nous pourrions faire faire à des esprits incultes, chez la partie illettrée de nos clients, favoriseraient le travail moralisateur des pasteurs évangéliques.

Aux intelligences plus cultivées, mais réduites par le manque de fortune, comme dans le cas qui a inspiré cet article, à la disette, nous aurons la satisfaction non moins précieuse d'avoir procuré la manne qui empêche de périr au milieu du désert.

M^{me}. Dandurand.

Les Femmes Savantes

Ce n'est que ces jours derniers que l'article portant ce titre, de l'habile chroniqueur du *Monde*, Jean Badreux, nous est tombé sous les yeux.

Ce confrère a bien voulu, dans le numéro de décembre, se joindre à mes collaborateurs extraordinaires ; mais tels sont les hasards de la guerre du journalisme, que nous allons aujourd'hui croiser le fer avec notre associé d'hier. Ce ne sera pas un duel à mort, ni même au premier sang. La riposte veut être aussi bienveillante et courtoise dans la forme que le fut l'attaque. Nous souhaitons qu'elle soit de tout point aussi inoffensive.

Disons tout d'abord qu'on ne prend pas ici les armes au nom des "femmes savantes."

Défendra qui voudra ces phénomènes si amusants, que je n'ai jamais rencontrés qu'au théâtre—comme Jean Badreux, d'ailleurs, qui va chercher son exemple dans une comédie imitée de Molière.

La probité exige que nous ne réclâmons pas même comme *femmes de lettres*.

Nous n'avons pas de ces prétentions au COIN DU

FEU. Il faudrait, pour aspirer au titre d'écrivain une éducation plus complète que celle que reçoivent surtout les femmes en ce pays. Il faudrait un entraînement, une discipline scolastique moins rudimentaires, une atmosphère intellectuelle autre que celle qu'on respire ici, pour espérer d'égaliser dans les lettres françaises nos anciens compatriotes d'outre-mer.

Nous avons, nous canadiens-français, isolés du berceau de notre nationalité au sein d'un élément étranger, ce malheur d'avoir oublié notre langue. Cette chère et fidèle compagne de notre exil, comme une amie négligée, a maintenant des secrets pour nous ; elle semble revêtir, quand nous la rencontrons face à face, dans sa patrie ou dans les œuvres du génie français, un air de supériorité, ces façons différentes qui mettent une gêne dans les rapports entre étrangers ou bien entre gens qui ont cessé depuis longtemps de se bien comprendre.

C'est ce qui fait que ceux de nos écrivains qu